

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 90 (1963)
Heft: 5

Artikel: Lai fâsse menoue = (La fausse monnaie) : (patois d'Ocourt)
Autor: Surdez, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-233251>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

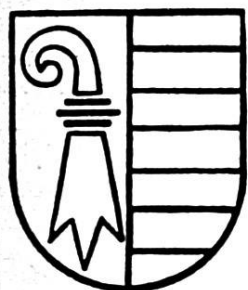
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Pages jurassiennes

Lai fâsse menoue (La fausse monnaie)

(Patois d'Ocourt)

Tiu ât-ce que se ne seuvînt pe di véye mère di Peû-Tchaipatte¹ qu'était peut cman in bouétchat et aiche fin qu'in renaîd ? Ce n'ât pe lu qu'airait épreuvè d'airraindgie les dgens en les fesaint tirie és breutchates o bîn ai dzuère ai baroille o lompè. El aivaît ai nom Piërat des Biassons.

In sainmedi lai vâprée, doux Breûloties en tchicouenne le venienne trovè ai câse d'in voirrait qu'un des doux aivaît vendu an l'âtre. Le vendou — le Diâme des Pitalîns — était roudge de vésaidge, cman enne tiële des Roudges-Tières ; l'aitchetou — le Colas des Dgenavres — vos ravouétaît aidé en dedôs, d'aivô ses doux ronds l'œils de tchuatte és pois heursenès.

— Ci laîrre-li, que diét l'aitchetou, en môtraint le vendou, m'é vendu in voirrait qu'i y aie bèl et bîn païye, dâs qu'è sô-tînt que c'ât enne mente². Te me l'ai-mouennerés, qu'i z'y diés, djunque devaint mai mé³.

Feut dit, feut fait. Enne fois le poue dains son bolat, le Diâme é aivu le toupet de me réclamè les cent livres qu'i y aivôs dje beillié és Pitalîns⁴, pai devaint sai fanne et son vâlotat.

— Vos ôtes ci gros mentou, que breuîlé le Colas, en môtrant le poing ; i fais serment devaint Due qu'i n'ait djemais vu lai couleus de ses étius.

— Vos renoiye ? dînche lai, que yi demaindé le mère.

— Y renoiye.

— Vos m'ais tot l'air d'être in braîve hanne. Cman vos n'ais pe d'âtres témoins que des dgens de l'hôtâ ; i veux envie le mérelie de lai baroitche quètè pai les mâ-jons po vos. Po aïcmencie, i seus prât ai voichè doue livres. Yet vos, Colas des Dgenavres ?

Le cossenou se dépâdjé de pujie dains sai bouèche et d'y poire doues livres qu'è boté dains lai main dî mère. Cetu-ci les ravouété bîn, les cheneûque et peus les fesét ai sâté d'enne main dains l'âtre et finéchét pai dire :

— Cment, Colas, vos faîtes de lai fâsse menoue ?

— De lai fâsse menoue ? que réponjèt l'âtre, en veniaint biaîve cman in murat.

— Vôs saîtes bogrement bîn que ces pièces sont fâsses ; moitié airdgent, moitié piomb. Se vos me ne dites pe dâs voué vos ais ceutte fâsse menoue, i fais tot comptant ai veni le bieû⁵.

— Et bîn, mère, i ainme meux vos dire lai fraintche voireté : c'ât le Colas des Dgenavres, qu'ât li, devaint vos, que me les é beillie pou me païye le vouèrrait.

— Dînche lai è vos é payie le poue ?

— E me l'é païye c'ât vrai, mains en fâsse menoue.

— Aichetôt que c'ât dînche, voidjètes les cent livres et léchiète le voirrait à Diâme.

— Mains ses sous ne vaillant ren ?

— Es vaillant meux que vos ; i les aie fait ai pèssè po de lai fâsse menoue pou vos tirie les vies di nè, et peus mitenant venis les doux à poêlles y boire enne séneye ⁶ po vos rebotè de vote pavou.

¹ Le pâturage élevé, la « montagne » de Chapatte ; ² dans ce patois, le nom mensonge est du genre féminin ; ³ mas ou grange, ferme ; ⁴ sorbier des oiseleurs, ou pentenie ; ⁵ le gendarme bernois à l'uniforme bleu ; ⁶ une fine goutte, de la « distillée ».

Jules Surdez.

PROVERBES PATOIS JURASSIENS

recueillis par Jules Surdez (Suite)

Tiaind in bouêbe et enne baîchate se trôvant, c'ât mètchainne souëguënne. (*Lorsqu'un garçon et une fille se rencontrent, c'est une mauvaise affaire.*)

Mîmme lai boubatte trove son nid bé. (*La huppe elle-même trouve beau son nid.*)

Dains lai baigate d'in tchait te ne serôs poire de raïtes. (*Dans la poche d'un chat tu ne pourrais prendre de souris.*)

Voué qu'è n'y é pe de mâ, an ne bote pe d'empiaître. (*Où il n'y a pas de mal, on ne met pas d'emplâtre.*)

Les peulleties sont aidé les pus mâ vétis et les crevoijies les pus mâ tchâssies. (*Les cordonniers (pelletiers) sont toujours les plus mal vêtus et les cordonniers les plus mal chaussés.*)

Dâs que le diaîle prend le monnie, ce n'ât pe ço que rebeille lai faireenne és pouères dgens. (*Lors même que le diable prend le meunier, ce n'est pas ce qui rend la farine (volée) aux pauvres gens.*)

C'ât le poue que vouérait remôtrè le boirdgie. (*C'est le porc qui voudrait conseiller (ou en remontrer au) le porcher.*)

Tiaind qu'an on enfouennè, an on di pain frâs. (*Lorsque l'on a enfourné, on a du pain frais.*)

Pus l'écrâchouère ât véye, meux elle vire. (*Plus le dévidoir est vieux, mieux il tourne.*)

C'ât cetu qu'é toue que breuille le pus foue. (*C'est celui qui a tort qui braille le plus fort.*)

Savoir-vivre et savoir vivre !

Pourquoi ces deux mots, avec et sans trait d'union, me font-ils penser à ma grand-tante ?

Rêverie... souvenir du temps passé... évocation... ?

Ma grand-tante portait un joli nom : Jeannette Derameru. Si je dis qu'elle avait bien su vivre c'est que, malgré la perte d'un fils unique, malgré les revers d'une existence laborieuse, elle avait gardé joie et courage. Sa gaîté enchantait les petits enfants que nous étions.

Coiffure en bandeaux, chignon retenu par un peigne élevé, jupe cossue, large tablier, caraco confortable, elle allait partout, dans la famille, porter aide et secours.

Quant à nous, les enfants, nous aimions surtout à être reçus dans sa cuisine, non seulement pour goûter aux friandises qu'elle nous préparait mais pour voir flamber le feu du foyer. L'eau chantait dans le coquemar à trois pieds, le beurre crépitait dans la poêle ; les yeux brillaient de toute la lumière des flammes qui dansaient, leurs vives couleurs d'or et de cuivre se détachant contre le mur noir, bientôt happées par le courant de la cheminée. C'était la danse du feu !

Ma grand-tante prisait :

Prendre sa prise ainsi — le geste était charmant !

Puis, d'une pichenette au jabot, lestement,

Enlever le tabac jusqu'au plus mince atome.

Avait-elle lu François Coppée qui définit si joliment cette habitude surannée ?

Quand elle mourut, tante Jeannette voulut qu'on mît sa tabatière dans son cercueil. Mais, dans une autre petite boîte, elle avait placé une somme fidèlement conservée. C'était un souvenir pour ses petits-neveux reconnaissants.

M. Bally.